



PÉROU



D 2204 • Pe7
16-28 février 1998

Diffusion de l'information sur l'Amérique latine

DIAL • 38, rue du Doyenné - 69005 Lyon - France - Tél. 04 72 77 00 26 - Fax 04 72 40 96 70

MOTS-CLEFS

Femmes
Indiens
Sujet-acteur
Libération
Dignité
Pauvreté

VIES ET RÊVES DE FEMMES INDIENNES DANS LA RÉGION DE CUSCO

Cecilia Blondet Montero, historienne, rapporte les propos que lui ont tenu trois femmes de la région de Cusco. Elles lui ont raconté l'histoire et les rêves de leur vie. Vivant dans les conditions difficiles qui sont celles de leurs communautés, elles tiennent

des propos lourds d'humanité. Les rêves de ces femmes sont chargés de vie et d'espérance. Elles ont en elles la force qui leur permet déjà de créer un autre avenir. Ces pages ont été publiées par IDEELE, novembre 1997 (Lima, Pérou).

C'est à la mi-septembre après cinq ans d'absence que j'ai eu la chance de visiter à nouveau les communautés de Písac, Taray et San Salvador à Cusco. Ce que j'y ai trouvé, loin de renforcer une vieille image de désolation et de misère, fut surprenant. Une fois la guérilla contrôlée dans cette zone, grâce à la présence significative de

quelques services d'État (FONCODES et PRONOMACHS) avec l'appui de la coopération internationale et grâce à l'assistance et à la qualification d'une ONG qui paria comme d'autres sur le développement rural, les *comuneros*¹ mais surtout les *comuneras* des hauts plateaux ont connu une véritable transformation sociale et technologique.

Il est possible que j'exagère. En fait, la pauvreté, l'analphabétisme, la malnutrition et même le "monolinguisme" sont encore dramatiques dans la population rurale. Cependant, me retrouver avec des femmes capables de rêver et de parler de leurs rêves, et s'imaginant cultiver des fleurs à presque 4 000 mètres d'altitude, là où avant ne poussaient que quelques tubercules et où

les femmes se couvraient le visage avec leur *lliclla*² pour ne pas parler, est presque une révolution.

Je n'ai pu résister à la tentation d'écrire ces trois histoires de femmes qui racontent ce que j'ai entendu et vu. En me servant de leurs mots et de leurs propres projets, je peux dire que notre pays est extraordinaire et que nous avons des raisons d'être optimistes malgré tout.

Asunta, de Paru-Paru

Paru-Paru est une communauté située à 4010 mètres d'altitude. Entre mai et septembre les montagnes s'assèchent et la terre se craquille. Le froid semble semer la mort. Seuls les hommes et les femmes de la communauté avec leurs



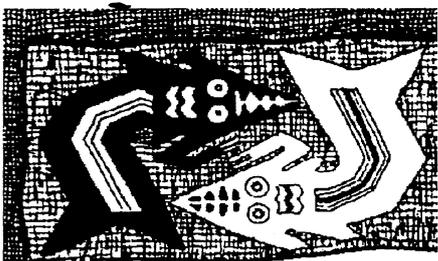
1. *Comuneros/las* : membres d'une communauté andine (NdT).

2. *Llicta* : mot quechua désignant un petit poncho en laine tricoté très fin, porté par les femmes indiennes (NdT).

SOMMAIRE

- > **PÉROU** : Vies et rêves de femmes indiennes dans la région de Cusco (1-4)
- > **MEXIQUE** : Paramilitaires et groupes armés au Chiapas (7-10)
- > **CHILI** : Le procès de Pinochet en Espagne (5-6)

enfants et leurs troupeaux de moutons au gros nez et aux pattes maigres, connus sous le nom d'“ovins créoles”, et qui sont mélangés avec des alpagas, supportent ce paysage froid et venteux. Ils mangent les plantes du lac de Quinsaccocha qui est en train de s'assécher et les eaux en disparaissant laissent une terre boueuse et argileuse où seul le bétail créole trouve à se nourrir. Asunta est née et a grandi à Paru-Paru. Ses parents sont des *comuneros*. Comme tous les autres elle ne parle que le quechua, bien qu'elle soit allée à l'école jusqu'en troisième année de primaire. La maîtresse d'école raconte qu'une fois Asunta est arrivée en pleurant. Elle ne voulait pas parler. Elle resta ainsi tout le matin, jusqu'à ce qu'elle la fasse parler et la petite fille lui raconta que, au lever du jour, sur le chemin de l'école, elle avait trouvé sa petite soeur de deux mois, toute violette, étendue sur le bord du chemin. Elle s'était mise à courir à perdre haleine pour aller avertir ses parents. Ils lui racontèrent qu'un *machu* l'avait emportée et l'avait étouffée pour prendre sa vie, et qu'après il l'avait jetée. Maintenant, ils allaient l'enterrer.



À Paru-Paru c'est la malnutrition, l'alcoolisme et la promiscuité. Dans la famille d'Asunta on dort tous ensemble, avec les animaux dans un hangar qui est comme une grande chambre construite en briques crues et recouverte de planches en bois d'eucalyptus et de paille. En général, les enfants ne restent enfants que jusqu'à l'âge de 10 ou 11 ans. Après ce sont des petits hommes et des petites femmes. Ils ont des relations sexuelles, boivent de l'alcool et vont aux champs ou gardent les troupeaux comme leurs parents. Ce sont les conditions de précarité qui permettent l'existence des *machus* qui cherchent

des vies. Asunta avait vu que cette nuit-là ses parents en faisant l'amour avaient écrasé le bébé qui avait pleuré jusqu'à ce qu'il tombe. Puis son père était sorti et Asunta ne se souvient plus de rien. Maintenant elle croit que c'est le *machu* qui a volé sa petite soeur il y a plusieurs années.

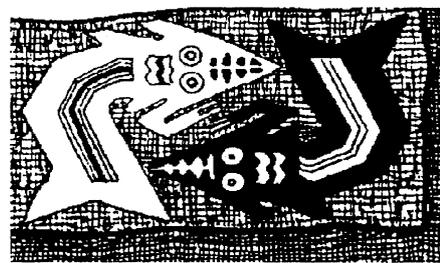
Asunta a aujourd'hui 16 ans, un mari, une petite fille et elle attend un enfant pour novembre. Son mari l'aidera à mettre son enfant au monde, comme il l'a fait avec le premier. Il en est ainsi pour tous les enfants qui naissent à Paru-Paru. Elle a également un troupeau d'ovins créoles améliorés et elle apprend à cultiver des légumes dans des serres, qui sont de vrais miracles au milieu de rien de tout, inventés par une ONG qui travaille avec les communautés de la vallée de Písac.

Asunta rit, elle a honte de ne pas parler espagnol, elle se tourne, essuie sa sueur avec son pull rouge, puis explique : *“Nous sommes en train de progresser. On apprend à vaincre le froid et les gelées. À tour de rôle, nous toutes femmes du club des mères nous cultivons ces légumes et après on se les partage. J'en donne à ma petite fille et elle mange de tout, des betteraves, des bettes, des navets, tout. Le club est agréable, on y travaille dans la joie. Quoiqu'il arrive j'enverrai mes enfants à l'école, mais à Cuyo Grande, pas ici. Les maîtres sont des ivrognes et donnent le mauvais exemple aux enfants. Pour arriver jusqu'ici il leur faut toute une journée. Parfois on les trouve couchés sur le chemin parce qu'ils se sont saoulés avec des comuneros. C'est pour ça que ce n'est pas bon pour les enfants. Moi, je ne veux plus d'enfants, ce que je voudrais c'est élever des truites ici, dans le lac. Les ingénieurs disent qu'elles grandissent dans des cages et qu'il faut leur donner à manger comme aux poulets. Après on peut les vendre au marché. Moi, c'est ça que je voudrais faire.”*

Alicia, de Occoruro

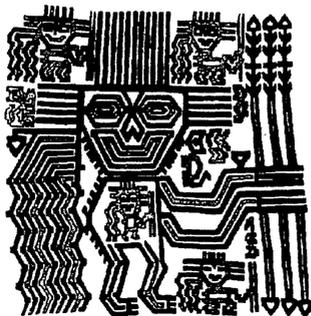
Alicia n'est pas d'Occoruro, elle est venue d'Acomayo, une autre province du département de Cusco. Elle a le visage fin, un sourire gai et quand elle parle elle agite les mains pour s'expli-

quer. Quand elle était petite, sa maman est morte en mettant au monde son jeune frère, et elle est restée avec son père et ses petits frères et soeurs. *“Ma vie était triste, mon père buvait beaucoup et moi je devais porter mon petit frère sur le dos. Je vivais ainsi, surveillant les troupeaux et faisant la cuisine. Je devais aussi porter le repas à mon père, tous les jours, jusqu'en haut, aux champs que nous avions. Bien sûr, au fur et à mesure qu'ils grandissaient les petits m'aidaient un peu, ils étaient bien obligés. Alors mon père se trouva une femme, elle était méchante et voulait que je fasse tout pour elle. J'en ai eu assez et je suis partie en disant que je voulais étudier. À dix ans je suis partie à pied à la ville. Je ne parlais que le quechua, j'avais honte de regarder les gens. J'ai trouvé du travail chez une dame, qui a été gentille et qui m'a fait étudier. Je suis allée jusqu'en cinquième année de primaire.*



De là, à seize ans je suis partie pour Lima, j'avais beaucoup entendu parler de la capitale et je voulais la connaître. Dans le car, j'ai eu peur, il faisait froid et les terroristes nous ont arrêtés dans la montagne. En hurlant ils nous ont fait descendre et on est resté là quelque temps. Nous sommes allés travailler leurs champs pendant quelques jours puis ils nous ont relâchés mais en gardant la nourriture que nous avions emportée avec nous. Nous étions gelés, nous n'avons rien dit. À Lima, ma marraine m'avait donné l'adresse de son amie et j'y suis allée. J'y suis restée quelques mois. Je parlais alors l'espagnol et je savais m'occuper d'une maison. Je faisais la cuisine, je lavais, et j'allais aussi me promener mais je ne me suis pas habituée. Je l'ai dit à la dame, et je lui ai fait savoir que dès qu'elle m'aurait payée, je retournerai chez moi. Alors elle m'a

payée et je suis revenue. J'avais peur des terroristes mais cette fois il ne m'est rien arrivé. Une fois de retour, j'ai travaillé dans une autre maison pour pouvoir continuer mes études dans le secondaire mais là j'ai rencontré Justino et il m'a plu. Il avait roulé sa bosse un peu partout comme moi. Il était allé dans la vallée cultiver la coca, puis à Maldonado dans les laveries. Là il est tombé malade et il est rentré chez lui à Occoruro, où il s'est rétabli. Il m'a amenée à son village, et tu vois, j'y suis restée. L'amour c'est comme ça, parfois on tombe bien, parfois on tombe mal. À mes enfants je leur raconte tout ce que j'ai connu. Alors ils me disent "Maman, mais pourquoi tu es revenue dans ces montagnes et pourquoi tu nous a élevés ici après être partie si loin ?" Aujourd'hui ils font leurs études à San Salvador, un district de la province de Calca. Mon aîné est en secondaire et le plus jeune termine son primaire. Je n'ai que deux enfants et je n'en veux pas d'autres, pour quoi faire ?"



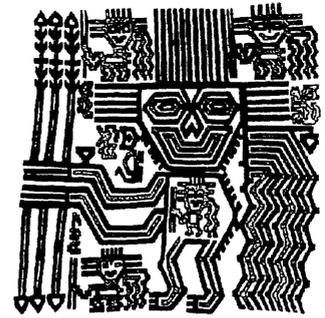
Alicia a fait pendant trois ans un travail d'alphabétisation dans les communautés de cette zone engagée par le PRONAA. Elle a arrêté quand ses enfants sont nés. "Je n'avais pas le temps d'être toujours par monts et par vaux, en plus, les femmes ne voulaient guère apprendre. Maintenant oui, elles veulent. Je leur disais : "Apprenez, ne soyez pas bêtes, si vous restez ignorantes personne ne tiendra compte de vous." Elles ne disaient rien, elles venaient seulement pour prendre leur lait ou des petites choses qu'on distribuait. De colère, j'ai abandonné aussi. Maintenant oui, elles veulent, elles viennent me demander de leur apprendre des choses. Alors parfois je le fais. Avec le maître nous avons enseigné il y

a peu de temps. Il avait sa petite chambre et sa radio. Les filles sont venues et tout en jouant et en flirtant avec elles le maître, avec mon aide, est arrivé à leur apprendre à lire et à écrire. Maintenant, elles savent écrire leur nom en entier et elles veulent en savoir plus, parce qu'elles sont dans des affaires et elles ont besoin des mathématiques pour ne pas se faire avoir. Les jeunes sont plus curieuses, les vieilles sont là, sans plus, elles vendent peu et se contentent de savoir tisser leur poncho. Elles vendent aussi des légumes, mais assez peu ; je ne sais pas pourquoi elles n'avancent pas. Au club il n'y a que Benita, la présidente, l'équipe de direction et moi qui travaillons dans la serre. Les autres femmes ne veulent pas assurer leur tour mais elles viennent quand nous récoltons pour qu'on partage avec elles. C'est pour ça que j'en ai un peu assez et que je dis à Benita que maintenant que nous savons cultiver, avec la lombriculture (car ce n'est pas le tout de savoir produire des légumes, il faut aussi en connaître toutes les étapes, leurs fléaux et tout) c'est pour ça que je lui dis que maintenant que nous savons, il nous faut obtenir un prêt pour faire une serre à nous où nous puissions planter des fleurs pour les porter au marché. C'est ce que je veux. Je dépense beaucoup d'argent pour que mes enfants étudient, c'est pour ça que je suis toujours en train de travailler. Mais ça va. J'achète aussi des vêtements au marché de San Salvador et je les propose dans les communautés. Ils achètent, mais ça me fait beaucoup marcher et je suis fatiguée. C'est ça mon rêve, mademoiselle, je veux ma serre pour y planter d'un côté des fleurs, de l'autre des légumes, un peu pour moi, et le reste pour vendre. Ça semble incroyable mais quand la femme sait faire des choses, l'homme la respecte. Ça s'est passé comme ça avec Benita. Son ivrogne de mari la battait beaucoup. Alors je lui ai dit, on va faire une affaire ensemble et toi aussi tu vas apprendre à te faire respecter. Je suis son aînée, donc elle m'a écoutée. Nous avons travaillé et maintenant qu'elle a son argent son mari n'ose plus la frapper. Il n'a plus de

raison de lui être supérieur et Benita, elle, ne veut plus se laisser dominer." Et elle s'éloigne en riant.

Cirila, de Patabamba

La famille de Cirila est une famille d'artisans. Ils sont sept filles et un seul garçon, mais ils travaillent tous ensemble. Même la mère travaille dans l'affaire qui ressemble plus à une petite entreprise. Dans la cour de la maison, elles fabriquent des poupées. Les unes font les pieds, d'autres remplissent les têtes, la mère tricote les petits bonnets et fait les tresses aux cheveux, la belle-fille file et teint la laine qu'ils vont utiliser pour les vêtements, et le garçon assis à la machine à coudre coud à toute vitesse les jupons et les llicllas de plusieurs couleurs et tailles avec lesquels ils habilleront les poupées de Patabamba.

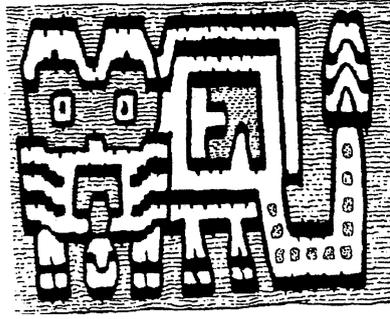


Cirila raconte qu'il y a quelques années ils ont appris à faire des colliers en céramique. "On a appris rien qu'en regardant ! Nous sommes allés à Cusco et là beaucoup de touristes achetaient des colliers et des boucles d'oreilles que d'autres vendaient, des femmes, des enfants, de tout. Alors nous nous sommes dit : nous allons en acheter et nous allons les copier pour en vendre nous aussi." C'est ainsi qu'ils commencèrent l'entreprise. Avec patience et curiosité ils ont préparé les moules pour faire les perles de céramique pour les colliers et les boucles d'oreilles. Ils ont appris en riant à faire le soleil, la lune, l'inca Pachacútec, des petits canards, des colombes et des fleurs. Mais il fallait les peindre, et ça ils ne l'avaient encore jamais fait. La plus jeune des filles dit : "Moi je peux le faire. Achète-moi des couleurs et des pinceaux et je vais le faire." C'est ainsi que ça a commencé. Les petits animaux étaient tout difformes, ils nous faisaient rire avec

leurs yeux tordus et leur grande bouche. Après elle a progressé et maintenant elle apprend à d'autres petites filles qui viennent nous aider. On fait toujours les colliers mais moins."

Pour les poupées, l'affaire est plus compliquée. Cirila les avait vues mais il lui semblait difficile de les copier. "Il y en avait peu encore et il fallait beaucoup de matériel, je ne comprenais pas tout. Alors en cherchant bien, j'ai trouvé la dame qui les faisait à Cusco et j'ai pu me faire embaucher en disant : "Madame, j'ai besoin de travailler même si vous me payez peu, mais je veux travailler pour aider mes petites sœurs qui sont dans la communauté." Je ne lui ai pas dit que je voulais apprendre pour copier ses poupées. Je l'ai gardé pour moi parce que si elle l'avait su, elle ne m'aurait pas embauchée. Et c'est comme ça que presque sans salaire car la dame était très avare, j'ai travaillé et j'ai regardé pour apprendre. La nuit je sortais mon moule pour ne rien oublier. Puis je suis revenue à Patabamba. Un jour j'ai dit à la dame que ma mère n'était pas bien et qu'elle voulait que je rentre. " Bon, me dit-elle, mais tu vas revenir, tu ne vas pas te montrer ingrate comme tes autres filles qui arrivent de la campagne, elles restent un petit

moment et puis s'en vont." Non, madame, j'ai répondu, je vais revenir. Je ne l'ai jamais revue.



Une fois à Patabamba j'ai commencé à leur apprendre et on a avancé. Maintenant nous avons le RUC³ car nous vendons aux grossistes qui nous passent commande. Sinon, ils veulent acheter moins cher et cela ne nous convient pas. Ainsi nous arrivons à payer l'impôt et nous sommes plus tranquilles. Bien sûr, ils sont malins et ils veulent payer peu, mais nous nous faisons payer par lot et chaque taille à son prix. Nous avons assez de commandes et je crois qu'ils vendent nos poupées même à l'étranger. Combien peuvent-elles coûter là-bas ? Nous, nous avons couvert nos frais. Nous embauchons également d'autres femmes du club des mères pour nous

3. RUC : Numéro d'inscription au Registre de commerce (NdT).

aider quand nous avons des commandes importantes.

Avec cet argent nous avons acheté nos animaux que nous engraissons pour les vendre à la foire de Quello-Quello. C'est mon frère qui s'occupe de ça avec ma seconde soeur, parce qu'il faut semer le fourrage, s'occuper des animaux et ensuite les mener à la foire. Pour cela l'irrigation par aspersion nous a beaucoup aidé. On obtient jusqu'à deux ou trois récoltes d'orge par an pour nourrir les animaux."

Cirila porte jupons et llicllas, elle a des tresses, un chapeau et des sandales comme les poupées de Patabamba. Son espagnol est pauvre mais courant, ce qu'elle parle bien c'est le quechua. Elle a fait trois ans d'école primaire et c'est pour ça que c'est une des figures de la communauté. Ses jeunes soeurs ont terminé l'école primaire. Mais contrairement à elles, ses propres enfants n'étudient pas à Patabamba mais à Cusco, parce qu'ils veulent être des ouvriers qualifiés. Et ils y arriveront certainement.

Traduction DIAL.

En cas de reproduction, mentionner la source DIAL.

DIAL • 38 rue du Doyenné - 69005 LYON • Tél. 04 72 77 00 26 • Fax 04 72 40 96 70 • E-mail : dial@globenet.org

Abonnement annuel : France 410 F • Europe 455 F • Avion Amérique latine - Afrique 515 F • USA-Canada 505 F

Point contact à Paris : CEDAL (Centre d'Etude du Développement en Amérique latine) - 43 ter, rue de la Glacière - 75013 Paris
Tél. 01 43 37 87 14 - Fax 01 43 37 87 18